

Ciné-Bulles

Le cinéma de Caroline Leaf : Grandeur et humanisme

Jean-François Hamel

Volume 28, numéro 1, hiver 2010

URI : id.erudit.org/iderudit/60975ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamel, J. (2010). Le cinéma de Caroline Leaf : Grandeur et humanisme. *Ciné-Bulles*, 28(1), 32-33.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Entre deux sœurs — Photos: Office national du film

Grandeur et humanisme

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

La cinéaste d'animation Caroline Leaf est une artiste novatrice à la sensibilité forte et affirmée. Tout en repoussant les limites formelles de son médium, elle a su garder intacte la sincérité de son rapport au public, refusant de le maintenir à distance. Son cinéma n'est jamais abstrait; au contraire, il est foncièrement narratif et l'on y dénote une attention particulière à ce qui se passe dans l'image, aux émotions exprimées et aux ambiances créées, le tout dans un style d'une incontestable richesse visuelle où chaque plan est travaillé avec rigueur. Leaf crée des personnages possédant une réelle

psychologie, qui éprouvent des sentiments et des troubles auxquels le spectateur s'identifie aisément parce qu'ils sont plausibles et concrets. Dès sa première réalisation en 1969, son projet de finissante à l'Université Harvard, **Sand or Peter and the Wolf**, où un petit garçon combat sa peur des choses lugubres et noires, elle met en scène des êtres faibles, esseulés qui tentent, malgré l'hostilité du monde extérieur, de se faire une place.

En novembre dernier, la Cinémathèque québécoise offrait au public la chance de voir sur grand écran l'essentiel de l'œuvre

de la cinéaste, depuis ses premiers balbutiements jusqu'au début des années 1990, période où elle réalise ce qui est considéré comme son chef-d'œuvre, **Entre deux sœurs** (1991). Ainsi, on pouvait parcourir 20 ans d'une carrière qui a permis à Caroline Leaf de devenir l'une des cinéastes d'animation les plus prisées et les plus acclamées.

Après des études en animation au Collège Radcliffe, affilié à l'Université Harvard, elle s'installe à Montréal où elle commence à travailler à la réalisation de courts métrages d'animation à l'Office

national du film. La reconnaissance internationale dont elle jouit, depuis le début des années 1970, est largement tributaire de ses expériences en animation de sable, une technique unique qu'elle a mise au point dans le cadre d'un vaste travail sur le mouvement. Leaf crée dans l'instant présent, dessinant avec du sable une image qu'elle efface ensuite afin d'en construire une nouvelle qui est la continuité exacte de la précédente. Elle en imagine les articulations et les raccords. Elle doit la réussite de ses films à cette capacité de concevoir un univers à partir de rien.

À la Cinémathèque québécoise où elle donnait une leçon de cinéma, Leaf déplorait que l'animation contemporaine, en particulier depuis l'avènement des technologies numériques, avait pratiquement évacué le travail sur la forme au profit d'une approche obnubilée par la perfection technique, au détriment de la spontanéité et de l'exploration artistique, avec les hiatus et les ratés que cela implique. Ce qui est fascinant dans le travail de Leaf, c'est l'artiste elle-même, sa présence dans l'image, les traces de son exécution dans le film. C'est cet aspect rudimentaire, imparfait pourrait-on dire, qui fait sa force et sa grandeur, car on y découvre non seulement une image achevée mais aussi l'empreinte laissée par l'artiste au moment de la création. Une précision doit être faite ici: Leaf n'est

pas une cinéaste expérimentale. Pour elle, rien n'est plus important que l'histoire qu'elle raconte. Après **Sand or Peter and the Wolf** (1969), qui déjà annonçait, bien que de façon assez conventionnelle, son intérêt pour la structure narrative, **The Owl Who Married a Goose** (1974) traduisait sa prédilection pour les histoires simples, anecdotiques, mais d'un charme incontestable. Évoquant l'attirance improbable d'un hibou pour une oie, ce court métrage, inspiré d'un conte amérindien, traite d'identité, de différence et du rapport à l'autre. Leaf parvient à faire réfléchir le spectateur autant qu'à le divertir.

Ce goût pour les histoires et pour les univers fictifs conduit la réalisatrice à s'intéresser à la littérature et aux grands auteurs. Elle s'attarde particulièrement à Franz Kafka, écrivain de l'aliénation, des incompris, des solitaires et des reclus, dont elle adapte la nouvelle *La Métamorphose* en 1977. Dans **The Metamorphosis of M^r Samsa**, Leaf transpose efficacement à l'écran le récit des mésaventures de cet homme qui se réveille un matin dans le corps d'un insecte, même si le ton sentimentaliste de son film ne parvient pas à incarner le pessimisme et l'ironie de Kafka. Se concentrant sur la première partie de la nouvelle, la réalisatrice ne traite que des épisodes surprenants, presque comiques, de cette histoire, ce qui lui permet d'éviter le dénouement

original, puissant et dérangeant. Peut-être est-ce parce qu'on connaît bien cette histoire et sa force dramatique que l'adaptation qu'en propose Leaf apparaît à ce point réductrice.

Dans **Entre deux sœurs**, Leaf raconte la pénible existence d'une écrivaine au visage déformé qui vit dans une maison isolée avec sa sœur qui la surprotège. Un admirateur de l'écrivaine parvient à s'immiscer dans cette forteresse au grand désarroi de la sœur. Film magistral à l'atmosphère inquiétante, **Entre deux sœurs** exprime, à travers le personnage de l'écrivaine un mal-être et une profonde douleur. Non seulement ce film est de loin ce que Leaf a fait de mieux, mais c'est aussi son film le plus sombre et le plus complexe. C'est cette femme sensible, intéressée par l'humain, sans cesse à la recherche d'une façon personnelle de représenter le monde qui l'entoure qu'on découvre dans **Interview** (1979), où Leaf et une consœur cinéaste, Veronika Soul, se mettent en scène pendant qu'elles travaillent. Ce qui est dévoilé ici, c'est non seulement sa manière de faire du cinéma, mais surtout son humanisme, qui se manifeste d'abord à travers son art et ses techniques. Comme toujours chez Leaf, le spectateur est à la fois captivé, divertit et stimulé par cette artiste sincère et vraie. ▀



Interview



The Metamorphosis of M' Samsa